

Nagoya : interview de Jean-Philippe Toussaint par Patrick Rebollar.
Extraits

Ça m'intéressait de prendre comme objet, comme sujet littéraire, quelque chose de tout à fait contemporain. Parce que, comme écrivain, je me suis toujours intéressé au monde contemporain. Je crois que c'est la mission de l'écrivain d'avoir un regard sur le monde contemporain.

[...]

Qu'un écrivain contemporain s'intéresse à un événement contemporain me semble tout à fait logique, c'est plutôt le contraire qui serait étonnant : un écrivain qui ne s'intéresserait pas au monde contemporain. Mais je ne porte pas un regard de journaliste. Dès lors que le texte paraît en plaquette dans une maison d'édition littéraire, c'est transformé. Ce qui aurait été un simple article devient un texte littéraire. C'est pour cela que je parle de geste littéraire.

[...]

- L'accueil critique en France de votre livre a été de deux types : il y a ceux dont je fais partie qui sont contents de voir un texte qui propose une formulation littéraire recherchée à partir d'un événement sportif et médiatique, qui perçoivent des allusions stimulantes ayant pour but d'inscrire ce geste de Zidane dans d'autres problématiques, et puis, il y a ceux qui disent que vous profitez opportunément de l'occasion et de votre notoriété, et que vous ne vous êtes pas fatigué sur la longueur du texte. Qu'est ce que vous répondez à ces derniers, comment défendez-vous le choix de la brièveté ?

Le geste est là, il est irréductible, et je veux proposer quelque chose d'aussi irréductible. Ce que j'ai proposé, en fait, n'est ni réellement de la fiction, ni véritablement un essai, mais tout à la fois de la fiction, un essai, de la poésie, de la philosophie, de la critique littéraire et de la psychanalyse. J'ai donc essayé, dans un texte très court – et pour moi c'est une de ses qualités majeures – de réunir tout ça. Le texte ne peut pas être beaucoup plus long que le geste de Zidane, qui a été très court, fulgurant. J'ai voulu répondre à son geste par un geste littéraire. Mais il est vrai que j'ai entendu aussi, comme ça, au loin, quelques ricanements, ou quelques critiques paresseuses, qui ne s'attachaient qu'à la brièveté du texte. Cela mériterait peut-être un retour de service bien senti, une petite réponse assez sèche. En y réfléchissant, j'ai même déjà trouvé le titre d'un petit livre, encore plus court, que je pourrais écrire, qui s'appellerait *Le scandale de la brièveté*. Je pourrais en effet faire un texte assez théorique pour dire qu'aujourd'hui plus rien ne fait scandale. Au XIX^e siècle, Baudelaire avait été attaqué, Flaubert avait été attaqué, pour des raisons de moralité, pour des raisons de scènes trop explicitement sexuelles, des choses comme ça, qui maintenant, pratiquement, ne choquent plus personne. Il n'y a plus grand-chose qui peut encore faire scandale aujourd'hui. Et justement, à entendre certaines critiques, je me demande si la brièveté ne pourrait pas être quelque chose de scandaleux. En fait, je crois que la brièveté dérange parce que ce n'est pas la norme... et tout ce qui sort de la norme est attaqué. Je me souviens, il y a vingt ans, quand j'ai

fait paraître *La Salle de bain*, mon premier roman, il ne faisait que 128 pages et j'ai reçu beaucoup de lettres de refus d'éditeurs qui disaient « mais ce n'est pas un roman, ce n'est pas la longueur d'un roman, un roman ça doit faire à peu près 250 pages ». Ils disaient « c'est une longue nouvelle ». Ce n'était pas la norme. Or, Jérôme Lindon a publié *La Salle de bain*, et d'une certaine façon, au fil des ans, c'est devenu la norme. C'est-à-dire qu'il y a eu par la suite de plus en plus de romans courts, de textes qui faisaient une centaine de pages. De publier des plaquettes, comme ça, très courtes, ce n'est pas l'usage, en effet. Alors, comme ce n'est pas l'usage, comme ce n'est pas la norme, on critique, on ricane, on attaque. Mais, en même temps, ça pourrait devenir une norme intéressante. Seulement certains textes peuvent tenir la brièveté. Parce que, être bref, exige davantage d'efforts. Je n'aurais sans doute pas eu beaucoup de mal à écrire quarante pages de plus.

- En fait, on le sait assez peu, mais vous avez déjà publié de nombreux textes brefs, par exemple vous avez donné un texte à la revue *Inventaire-invention*, une revue qui est uniquement sur Internet. Il y a également une revue belge qui s'appelle *Bon-à-tirer*. Vous avez aussi publié des chroniques sur le football dans des journaux japonais. Est-ce que c'est une forme d'engagement, une volonté de votre part de délivrer des messages plus directs, à travers les revues, plus rapides qu'avec les romans, ou est-ce que c'est la réponse concédée à des sollicitations des médias. Et ne devriez-vous pas seulement vous concentrer sur vos œuvres majeures ?

Je crois que je ne me trompe pas de priorités : l'essentiel de mon énergie est consacrée à mes romans, mais ce n'est pas parce que l'essentiel de mon énergie est consacrée à mes romans que je dois être complètement coupé du monde. Donc, ça ne m'empêche pas d'avoir, de temps en temps, quelques ouvertures sur le monde. Il y a ces ouvertures avec le Japon, il y a eu des demandes de revues ou de journaux japonais qui m'ont demandé des textes. Il y a aussi l'ouverture avec Internet, notamment à travers cette revue qui s'appelle *Bon-à-tirer*, avec qui j'ai eu une collaboration très fructueuse pendant trois ou quatre ans. C'était extrêmement original parce que les textes étaient diffusés uniquement sur Internet, c'était une revue pionnière en la matière.

- Presque en même temps que votre livre, une femme de théâtre qui s'appelle Anne Delbée a fait paraître un livre intitulé *La 107^e minute* pour expliquer que le geste de Zidane reproduisait très précisément des structures de la tragédie antique. Puis il y a beaucoup d'autres ouvrages sur le football de la part de grands écrivains. Quel est cet intérêt que des écrivains manifestent pour le sport et quel est le vôtre personnellement ? N'est-ce pas seulement pour profiter de la popularité du sport aujourd'hui ou y a-t-il vraiment une relation entre sport et écriture ?

Moi, je suis plutôt frappé par le fait qu'il y ait assez peu de livres, de littérature, qui s'intéressent vraiment au sport, que les liens entre la littérature et le sport sont assez ténus, qu'il n'y a pas grand-chose finalement. Pour ma part, je me suis toujours intéressé au football, mais pas vraiment comme écrivain. Là, c'est vrai, avec ce texte-là, la façon dont il est présenté, le choix de l'éditeur, les *Éditions de Minuit*, qui décident de faire une plaquette, le fait même d'utiliser le nom de Zidane, j'ai beaucoup réfléchi, au texte évidemment, parce que

je réfléchis toujours au texte quand j'écris, mais également à la résonance, aux répercussions que le texte pouvait avoir. Je pense qu'à travers ce geste littéraire, très calculé, très pensé, il y a une réflexion sur la question du genre, parce qu'il n'appartient à aucun genre particulier. Je l'ai déjà dit, ce n'est pas vraiment un essai, ce n'est pas évidemment un roman, ce n'est pas de la poésie... Le genre est une réponse aussi, j'essaie de proposer un geste littéraire qui répond au geste de Zidane. Donc, d'une certaine façon, c'est conceptuel. Alors, à la fois, je m'attaque à quelque chose de très concret, que des millions de gens ont vu, et d'un autre côté, la démarche est très conceptuelle, et je ne m'adresse donc qu'à très peu de gens. Il y a une sorte de grand écart entre ces deux attitudes.

- Vous insistez sur le ciel de Berlin, vous parlez aussi beaucoup de Berlin dans le roman *La Télévision* qui est situé à Berlin, et vous avez réalisé un film sur Berlin, que je n'ai pas vu malheureusement. Quelle est votre relation avec cette ville, et pourquoi le ciel, son ciel, le ciel de Berlin a-t-il cette importance pour vous ? Que voulez-vous nous dire à travers le ciel de Berlin ?

J'évoque le ciel, le vrai ciel de Berlin, ce soir-là. C'est ce que j'ai ressenti, c'est ce que je ressentais moi-même le soir de cette finale. Je ne sais pas ce que Zidane ressentait ce soir-là, mais moi, comme écrivain, c'est ce que je ressentais, ce sentiment de mélancolie. J'ai beaucoup regardé le ciel à ce moment-là, et donc tout ce que je décris, tout le premier paragraphe où je dis « Zidane », « Zidane », « Zidane », en fait, c'est de moi que je parlais, et c'est normal pour un écrivain. Flaubert disait « Madame Bovary, c'est moi », eh bien, moi, je dis : « Zidane, c'est moi ». Et je le prouve, puisque je prête à Zidane les sentiments ce que j'ai ressentis ce soir-là. En fait, je n'en sais rien, de ce que Zidane ressentait ce soir-là, et d'une certaine façon, je m'en fous, ce n'est pas mon problème. Zidane n'est qu'un prétexte à l'écriture. Dans ce premier paragraphe, je parle de ce que j'ai ressenti, avec cette présence du ciel de Berlin. Ce ciel, pour moi, était vraiment concret, ce n'était pas un ciel symbolique. C'est vrai que Berlin est une ville chargée de symboles, chargée d'histoire. Le ciel de Berlin aurait pu être chargé de symboles. Mais, pour moi, c'était la vraie présence du ciel dans ce stade, où il y avait quand même des choses intéressantes qui se passaient le soir de cette finale. Le stade était ouvert, le ciel était présent, et j'ai senti quelque chose qui était du registre de la mélancolie, indépendamment de ce qui allait se passer pour Zidane. En fait, dans ce texte, je fais mon travail d'écrivain. Et lorsque je dis « Zidane », c'est aussi une invention. Bien sûr, je m'inspire de certaines choses qui se sont réellement passées, j'étais très attentif aux actions de Zidane, mais, en même temps, il y a toute une partie où je le recrée, ou je l'invente. Ici, Zidane est autant une invention d'écrivain que le véritable Zidane.

- Nous allons passer la parole à l'assistance, si vous avez des questions...

[Autorisation de Zidane ? Pas d'autorisation, prise de risque.]

En réalité, la question intéressante, c'est que Zidane est devenu un produit, un produit qui a une valeur marchande. Zidane aurait donc pu me censurer, il aurait pu censurer un écrivain contemporain pour une simple question d'argent. Et là, on serait arrivé à un deuxième scandale, après le scandale de la brièveté, le scandale du commerce. C'est-à-dire qu'on m'aurait interdit de parler de Zidane ou d'inventer Zidane parce que je n'avais pas payé. Cela aurait été encore plus emblématique de l'époque, cela aurait la démonstration que, pour parler de Zidane, il fallait payer. Mais, heureusement, ça ne s'est pas passé comme ça.

[Geste littéraire qui abolit l'idée de recueil.]

Je me suis beaucoup interrogé, en fait, sur la réception et sur l'impact du texte. On constate en France l'érosion, ou même la disparition du lectorat des revues. C'est vrai qu'il y a trente ans, un texte comme *La Mélancolie de Zidane* aurait pu paraître en revue, et il aurait été lu et commenté. De nos jours, le donner à la NRF, c'était comme le jeter à la poubelle. Personne ne lit plus les revues, en tout cas, ça n'a plus aucun impact. Les revues sur Internet me semblent plus intéressantes, parce que c'est un lectorat très éclaté, très international, c'est une expérience qui m'a beaucoup intéressé, de donner des textes à des revues en ligne.

[Zidane, que pense-t-il de ce livre ?]

Je ne connais pas personnellement Zidane et je doute que ce soient exactement ses préoccupations. Je pense qu'il serait plutôt surpris par mon texte. Mais, on a écrit tellement de choses sur Zidane, dans tous les sens, qu'il doit ressentir une sorte d'indifférence. Donc, à supposer que, quand il l'a reçu, il l'a ouvert et a jeté un coup d'oeil dessus, je pense qu'il a dû rester assez indifférent. Eh bien, si le livre marche bien, je ferai une suite, qui s'appellera *L'Indifférence de Zidane...*

Nagoya, novembre 2006.

Retranscription : Tamara Hannay